

se préserver du froid et de cacher un linge d'une blancheur douteuse ; la chaussure usée et avachie, tout semblait indiquer qu'une subite et profonde misère avait tout à coup fermé devant Paul Avril la porte des fournisseurs.

Cela dit, nous revieudrons maintenant à notre jeune homme. Son accablement fut de courte durée, car un petit rire sardonique et quelque peu forcé s'échappa bientôt de ses lèvres.

— Soit ! dit-il, tout est fini. Alors au bout du fossé la culbute ..

Il n'acheva pas le mot. Tout en parlant, il avait, pour les réchauffer, enfoncé dans les poches de son peletot ses deux mains bleues par le froid. Une d'elles rencontra un corps dur au fond de son refuge. Ce contact éveilla aussitôt un souvenir dans la mémoire de Paul Avril.

— Tiens ! fit-il, j'avais oublié que je possède encore une pièce de cinq francs. Eh bien, que ce soit elle qui dicte mon sort. Si son millésime est un nombre pair, je continuerai la lutte que je soutiens depuis deux mois contre la misère. Si le millésime est impair... alors en avant la culbute !

Si déterminée que fût sa résolution, il hésita un peu avant de tirer de sa poche cette pièce qu'il tournait et retournait entre ses doigts nerveux. Malgré le froid, une légère sueur lui mouillait les tempes.

— Aurais-je peur ? pensa-t-il.

D'un brusque mouvement fébrile il amena la pièce au jour et la regarda.

— 1837 ! c'est impair ! dit-il.

Il se raidit contre l'émotion qui le pingait au cœur, puis, remettant les mains dans ses poches, il se dirigea vers la rue en murmurant :

— Allons faire la culbute !

En sortant de la poste, il avait tourné à gauche et gagné la rue Montmartre qu'il remonta dans la direction du boulevard. Tout en cheminant d'un pas ferme, il interrogeait du regard les boutiques qu'il longeait sur le parcours.

— Voici mon affaire, dit-il en apercevant un magasin de quincaillerie dans lequel il entra pour acheter deux gros clous.

Il reprit sa route et, dix minutes après, il atteignait le bout de la rue de la Victoire que, vingt ans plus tard, l'expropriation devait abattre pour le passage de la spacieuse rue Lafayette.

Ce fut à une de ces maisons, aujourd'hui disparues, que le jeune homme vint sonner. Il était quatre heures, et comme en janvier la nuit tombe vite, le portier avait jugé bon, dès la brune, de fermer sa porte.

Paul Avril ne pouvait donc éviter d'être aperçu par le concierge, averti par son coup de sonnette. Aussi trouva-t-il ce fonctionnaire qui, debout sur le seuil de sa loge, l'attendait au passage.

— Monsieur n'a sans doute pas oublié que c'est aujourd'hui samedi, qu'est échue sa semaine de location ? annonça mielleusement le portier en tendant au jeune homme une main qui demandait l'argent réclamé.

Nous devons dire que cette maison, sorte de petit hôtel bourgeois, ne possédait que trois étages, surmontés de chambres mansardées, dévolues aux serviteurs. Les trois locataires qui habitaient la maison n'ayant pas un assez nombreux domestique pour occuper toutes ces mansardes, le concierge s'était préparé de celles qui étaient vides, et, après les avoir garnies du plus strict mobilier, il les louait à la semaine.

A cette requête du portier réclamant son dû, Paul Avril se contenta de répliquer :

— Je n'ai pas sur moi la somme nécessaire, mais, je vous jure, monsieur Mathis, que demain matin je ne vous devrai plus rien.

Cette réponse, dont il ne comprenait pas le véritable sens, tranquillisa sans doute le concierge sur la validité de sa créance, car il repartit amicalement :

— Bien, bien ! monsieur. Ce que je vous ai dit était simplement histoire de vous rafraîchir la mémoire. Demain matin, en montant pour balayer mon escalier, j'entrerai chez vous. Par la même occasion, nous verrons à raccommoder votre porte qui, m'avez-vous dit, est disloquée.

— Oh ! fit Paul, c'est vraiment si peu de chose à réparer que si j'avais un marteau je saurais moi-même en venir à bout dès ce soir.

— Un marteau ? mais j'en ai un et solide. Tenez, le voici... hein ! il est de taille, riposta le portier en lui offrant l'outil énorme qu'il avait pris dans le bas d'un buffet.

Le jeune homme s'en saisit aussitôt en disant :

— Meroi, monsieur Mathis, je vais me mettre tout de suite à l'ouvrage. Ne vous inquiétez donc pas en m'entendant cogner.

Ce dernier mot, paraît-il, rappela un souvenir au concierge, car il s'écria vivement :

— Cogner ! Ah ! saperlotte ! j'oubliais qu'il va cogner au-dessus de la tête du chevalier de Saint-Dutasse ! Eh ! dites donc, monsieur, dites donc...

Mais cet appel ne pouvait être entendu par le locataire qui s'était élancé dans l'escalier.

— Ah ! bast ! après tout, pour ce qu'il vaut à présent, le chevalier de Saint-Dutasse... je m'en moque comme d'une guigne, grommela le portier, qui rentra dans sa loge sans plus longtemps tenir à rappeler Paul Avril.

Cependant le jeune homme avait gagné sa mansarde. Un dur grabat, une table boiteuse et trois chaises, tel était le ordide mobilier qui, avec une malle, garnissait cet affreux réduit.

En entrant, Paul avait posé l'outil sur la table où, fichée dans une bouteille, se trouvait une chandelle qu'il alluma.

— Là, fit-il, voici le marteau, et j'ai les clous. En ajoutant à ces deux ustensiles la corde qui entoure ma malle, je possède bien au complet tout ce qu'il faut pour me pendre.

Ceci dit, il vint s'asseoir devant sa table et, sur la dernière feuille de papier qui lui restait, il écrivit d'une main ferme :

“ Je ne me suis jamais connu un seul parent en ce bas monde. Enfant abandonné, j'avais été soutenu par une mystérieuse protection qui, depuis trois mois, s'est retirée de moi. A bout d'inutiles efforts pour combattre la misère, je quitte volontairement la vie. ”

Après avoir signé cette déclaration qu'il étala bien en vue sur la table, Paul vint ramasser la corde qui se trouvait à terre près d'une malle dont tout le contenu avait lentement pris la route du mont de piété.

En un instant il eut apprêté un nœud coulant dans lequel il passa la tête en disant avec un sourire :

— Ma dernière cravate ! !

Corde au cou et marteau en main, il monta sur une chaise et, aussi haut qu'il pouvait atteindre, il se mit à enfoncer son clou dans le mur à tour de bras.

Quand la tige de fer eut disparu aux deux tiers de sa longueur, il en essaya la solidité en cherchant à l'ébranler avec les